

« Nos littérateurs, ces récentes années, écrit-il (citant d'ailleurs Daniel Halévy), n'ont pas été braves devant l'événement ; ils l'ont fui... Autant d'œuvres, autant d'itinéraires de fuite ; tout l'effort de nos jeunes écrivains tend à s'abstenir, à démissionner de la politique. »

Je ne parviens pas, quant à moi, à le déplorer...

VII

BERNANOS ME RACONTE SON COMBAT

15 juillet 1928 : Longue conversation hier soir avec l'auteur devenu si vite célèbre, de *Sous le soleil de Satan*. Je connaissais et admirais son œuvre, mais jusqu'ici j'ignorais ce qu'était physiquement l'homme Bernanos, le visionnaire Bernanos, et j'avais envie de le rencontrer.

C'est à Vichy, tout à fait par hasard, que j'ai eu avec lui un entretien qui me l'a rendu présent. Je flânais avec ennui dans cette ville artificielle où tout est subordonné au succès de la « saison », lorsqu'en sortant du Casino, un minuscule placard a retenu mon attention. Il annonçait, pour le soir même, une conférence du « grand romancier catholique ». La réunion était prévue pour 9 heures, dans la salle des fêtes de l'hôtel de *L'Amirauté*.

Je me suis arrangé pour arriver dès 8 h 30. Dans la salle où je suis introduit, personne ! Un bon moment s'écoule et je me demande si je ne me suis pas trompé de local, lorsqu'un second auditeur se présente. Neuf heures sonnent, et nous ne sommes encore que six. Enfin, paraît un prêtre qui vient s'asseoir près de moi et croit devoir se nommer : C'est le curé de Cusset, ville jumelle de Vichy, où se trouvent le Collège et le tribunal et que dessert un tramway poussif. Nous nous regardons en silence, ne sachant trop que faire, lorsque l'un d'entre nous à l'idée de battre des pieds pour réclamer qu'on allume au moins la rampe électrique. Nous l'imitons discrètement, honteux de notre petit nombre, qui suffit, à mon avis, à expliquer le retard du conférencier.

Enfin Bernanos s'est montré, en habit, gilet blanc et cravate blanche. Une cape noire l'enveloppe qu'il étale sur une chaise, d'un geste majestueux. Prestance magnifique ; on ne peut qu'admirer ses traits réguliers, son noble profil, ses yeux un peu trop brillants peut-être, ses moustaches blondes, taillées à la manière de 1900, et, par dessus tout, cette expression de mépris indigne qui crispe sa bouche. Pour moi, je me sens horriblement gêné, irrité aussi contre les habitants de cette ville qui, toute à ses menus plaisirs et à son avidité marchande, a réussi le tour de force d'ignorer « le grand écrivain catholique ».

Quant à Bernanos, malgré son désir de faire bonne contenance, il ne peut s'empêcher, d'abord, de prendre quelques attitudes offensées : froncements de sourcils hautains, hausses d'épaules qu'il veut désinvoltés. Ensuite il s'assied, et, dans un prologue qu'il n'a sans doute pas prévu, il accable les « bien-pensants », ses ennemis de toujours, qui ont cru se venger, ce soir, en faisant le vide autour de lui. Il leur promet l'enfer éternel, pis encore ; une succession de révolutions violentes qui les atteindront au point sensible de leur personne : leur portefeuille « qu'ils portent du côté du cœur pour laisser croire qu'ils en ont un. » Puis, rasséréiné, il tourne court, et, rassemblant ses notes dont il a peu usé, il s'apprête à sortir. Je m'avance et dès que j'ai décliné mon nom que le *Roseau d'Or* lui a fait connaître, il me prend par le bras et m'offre de terminer la soirée en sa compagnie.

Après quelques va-et-vient sous les promenoirs du vieux parc, nous entrons dans un bar qui ne ferme qu'à l'aube. Le temps est frais ; Bernanos, dont la tenue est très remarquée, a couvert ses épaules de son ample cape de satin noir qui lui donne l'air d'un Grand d'Espagne.

Pressentant qu'après sa déconvenue de tout à l'heure, il doit avoir envie de parler de son œuvre, je l'interroge sur la genèse de son fameux roman.

— Ce fut, me dit-il, une victoire sur les médecins, sinon sur la médecine.

A la suite de chagrins intimes et de déboires financiers persistants, il était tombé dans une noire mélancolie, et le célèbre psychiatre Babinski, lui ayant interdit toute occupation intellectuelle, sa famille lui avait retiré livres, plumes et papier. Mais son besoin d'écrire n'en avait été que surexcité. Usant de ruse, il s'était donc procuré quelques cahiers d'écolier, et, le soir, quand tout le monde dormait dans la maison, il prit l'habitude de descendre, à pas feutrés, dans son cabinet de travail. Les jours passèrent ; il se sentait mieux. Heureux de le voir

recouvrer peu à peu sa santé, les siens se mirent à chanter les louanges de Babinski, et Bernanos, hypocritement s'associa à leurs éloges.

Au total, il lui fallut trois mois pour achever son roman. Mais quand il l'eut terminé, sa guérison était, elle aussi, achevée :

— C'était comme si j'avais expulsé le démon qui me tourmentait. Certes, il m'arrive encore de rencontrer Satan sur mon chemin, mais son soleil ne me brûle plus. Je l'oblige au contraire à s'éloigner, alors que jadis il prétendait pénétrer chez moi, à sa convenance...

Il est plus de minuit lorsque mon compagnon m'entraîne dans le nouveau parc, fort mal éclairé, qui longe l'Allier. Nous avançons presque à tâtons, en frôlant parfois des arbustes exotiques qui secouent sur nous une pluie de pétales parfumés, jusqu'au rond-point où un rayon de lune dissipe en partie l'obscurité. Bernanos s'est arrêté. Du doigt, il a désigné un massif de verdure qu'étoilent quelques rosiers : « Attention ! » me dit-il. Quelque chose remue, en effet, dans le hallier. Je regarde mieux. Une forme d'abord indistincte rampe vers nous, que je ne tarde pas à identifier : c'est un chien errant qui cherche son maître. Est-ce le barbet dans lequel Méphisto se plaisait parfois à s'incarner ? Comme le famulus du Docteur Faust je me permets d'en douter, et j'éclate aussitôt de rire pour dissiper le malaise que je commençais à éprouver.

Bernanos n'insiste pas. Peut-être n'a-t-il voulu que me mystifier. Revenu sur terre, il reprend son récit exactement au point où il l'avait laissé avant sa tentative d'incursion dans l'invisible. Longuement il m'entretient aussi de ses projets, puis revient à ses débuts, à son adhésion à l'*Action Française*, parle de son admiration pour Maurras dont il ne déplore que l'athéisme, de sa méfiance persistante à l'égard de Léon Daudet qui lui renvoya son manuscrit sans l'avoir lu, de son affection pour Henri Massis qui accueillit *Sous le Soleil de Satan* avec enthousiasme. Puis, après quelques prophéties sur l'avenir de « la planète Terre », d'où il redoute que l'homme soit bientôt absent, repu de sublime, il passe à des confidences plus familières :

— Savez-vous, me dit-il, ce qui excite le plus ma sensualité ? Tout simplement la vue d'une religieuse pédalant sur une bicyclette. Je ne puis la voir sans éprouver l'envie de la culbuter dans le fossé.

J'ai demandé :

— Avez-vous cédé à votre envie ?

— Rarement, mais je prends toujours plaisir à m'imaginer que je le fais...

Il semble quêter une approbation ou un blâme. Mais, nullement choqué, je me contente de sourire : il y a du brava-cha aussi chez Bernanos. Cette coexistence en lui du désir charnel — fût-il même quelque peu sacrilège — et du plus pur mysticisme m'a rassuré. Ainsi maintient-il, peut-être, le difficile équilibre de son esprit qui sans cela risquerait de sombrer dans la démence...

Il faisait presque jour quand je l'ai raccompagné à son hôtel. Dans sa chambre où je suis monté pour obtenir une dédicace, nous avons trouvé un de ses admirateurs, accroupi sur le tapis, en train de baiser ses pantoufles. L'homme, un instituteur bien connu à Vichy, qui ressemble à s'y méprendre à Nietzsche, et cultive, d'ailleurs, cette ressemblance, s'est retiré, le visage en feu, les moustaches frémissantes, mais heureux visiblement d'avoir pu approcher son idole. Quant à Bernanos il m'a paru ravi de cet hommage insolite qui a dû le consoler de l'absence outrageante du public vichyssois.

10 janvier 1931 : Retourné chez Daniel Halévy, après une longue absence, due, tout autant à la préparation d'un livre sur Lénine, qu'au départ de Fleicher, rentré dans son pays, malgré les instances de Ramadier, désireux de le voir devenir, après son agrégation de droit et sa naturalisation, un des théoriciens du parti socialiste.

Mon livre achevé, je l'ai envoyé au sage du quai de l'Horloge qui m'a répondu en m'invitant à passer chez lui, afin de parler « de votre Lénine qui est à mon avis " un récit-portrait ", assez semblable à mon *Michelet* ».

Cette invitation ayant ranimé en moi de vieux souvenirs, j'ai fait volontiers ma rentrée dans ce célèbre salon parisien, où l'on peut voir maintenant beaucoup de nouveaux venus. Un habitué m'en a résumé la chronique des trois dernières années. A l'en croire, il y a maintenant deux groupes bien distincts, non pas certes ennemis, mais courtoisement opposés l'un à l'autre. L'un, qu'on peut dire de « droite », — car tout commence à se politiser — s'est formé autour du maître en personne, qui porta jadis, avec Maritain, la lavallière rouge des

libertaires. Le retournement de Péguy qui fut son ami, a provoqué son propre retournement. S'assemblent autour de lui, maintenant, des gens « arrivés » qui professent un conservatisme éclairé, tel André Siegfried qui a penché vers moi son visage anguleux, d'une pâleur malade, pour me faire, en quelques phrases d'une éblouissante clarté, une sorte de psychanalyse de l'Amérique et de son peuple demeuré « infantile ».

Quant à l'autre groupe que patronnerait Mme Halévy, c'est à gauche qu'il se situe. Jean Guéhenno dont l'éloquence chaleureuse s'est affirmée dans plusieurs essais et qui vient d'écrire un *Caliban* résolument anticonformiste et très excitant pour l'esprit, en est le porte-parole le plus écouté. Près de lui, André Chamson, comme moi, Cévenol de trempe un peu rude, qu'un roman, « Roux le bandit », lancé par Bernard Grasset, a déjà fait remarquer. Je n'ai pas osé lui dire, car il était fort entouré, que j'étais né dans une région qu'il connaît bien, au pied du mont Bougès et dans la maison où les Camisards massacrèrent jadis l'abbé du Chayla, le tourmenteur patenté des huguenots.

Quant à Ramon Fernandez qui ne pouvait être, lui aussi, que de ce côté-là, c'est avec lui que j'ai eu l'entretien le plus confiant. Il a commencé par me remercier de ma chronique de la Revue, consacrée à son dernier ouvrage « *De la Personnalité* ». Pour lui, la personnalité n'existe que chez qui accorde l'acte avec la pensée, qui introduit la pensée dans la vie. Comme Montaigne, il marche « tout d'une pièce ». Celui qui est « animé de l'instinct de personnalité, n'est pas, s'il agit sans éprouver, et il n'est pas s'il éprouve sans agir ». La contemplation, la méditation intérieure ne suffisent pas à faire une personnalité. Pour se trouver, il faut sortir de soi...

Doctrine originale qui explique que certains voient en Fernandez une sorte de professeur d'énergie, offert à une civilisation tout près de s'abandonner et de détendre peu à peu tous ses ressorts. Nous sommes à une époque où il semble que l'événement soit trop fort pour nous, où les hommes se laissent gouverner par les choses. C'est contre cette inclination paresseuse que Fernandez réagit.

Comme je songeais à m'en aller, Halévy m'a présenté à l'écrivain italien Malaparte : Un grand garçon, musclé, sonore, toutefois plus fringant que bruyant, dont les essais bien troussés, animés de quelques impertinences fracassantes, lui assurent un succès, hors même des frontières de son pays. Il m'a parlé de mon *Lénine* qu'il aurait voulu traduire en italien. Mussolini lui en a refusé l'autorisation : Ce livre laisse croire que le

régime fasciste a un concurrent redoutable dans le communisme et que l'avenir ne lui appartient pas exclusivement.

Maurras a eu, paraît-il, une réaction à peu près semblable. A Eugène Marsan qui projetait de commenter mon livre dans *L'Action Française*, il a déclaré : « Non, ce n'est pas possible. Lénine y fait figure de vainqueur. Il attire l'attention sur notre échec. Cela pourrait décourager nos partisans. »

VIII

A MUNICH, DANS L'ANTRE DU « MONSTRE »

12 juin 1932 : Reçu aujourd'hui une lettre de Gaston Doumergue qui m'invite à lui rendre visite dans sa maison de Tournefeuille, près de Toulouse, où l'écho des débats parlementaires ne lui arrive, m'assure-t-il, qu'assourdi :

— Vous qui êtes au cœur de la mêlée, vous pourriez sans doute me renseigner sur les affaires en cours, les affaires sérieuses, j'entends, car, quant aux scandales dont se nourrit la presse, je n'y attache guère d'importance.

Cette invitation ne m'a pas surpris. Mes relations avec le président sont déjà anciennes. Elles datent de ma collaboration au *Petit Méridional* de Montpellier où Gaston Doumergue se plaisait à commenter l'événement du jour et où nous avions pris l'habitude d'échanger des idées au cours de longues conversations, au siège du journal.

Plus tard, devenu chef de l'Etat, retenu à Paris par ses fonctions, il m'avait convoqué fréquemment à l'Élysée. Il ne me cachait pas qu'il s'ennuyait dans ce palais trop grand et trop solennel pour un homme seul, qui lui faisait regretter l'intimité du *Petit Luxembourg* où il avait passé, disait-il, les années les plus agréables de sa carrière. C'était les soirées surtout qui lui semblaient longues. A peine étais-je annoncé qu'il me conduisait dans ses appartements privés où, négligeant la situation politique, la conversation roulait, d'ordinaire, sur la littérature ou sur la musique. A ses côtés, l'amie fidèle, professeur de lycée, qu'il avait décidé d'épouser, dès la fin de son septennat. Vivante, active, cultivée, celle-ci m'interrogeait sur le monde